



Poètes brésiliens dans LPB

Nous présentons ici des poèmes traduits par Ademar Ribeiro, fruits d'une collaboration régulière qu'Ademar Ribeiro et moi-même avons entretenue de longue date. La plupart des textes présentés sont des traductions nouvelles de poèmes en portugais d'Ademar lui-même et de trois de ses amis et partenaires brésiliens, Waldo Motta, Liria Porto et Maria José Limeira (repères biographiques ci-dessous).

En poésie l'internet, par sa fonction globalisante, permet des échanges et des partages inouïs. C'est ainsi que nos efforts sont récompensés au fil du temps dans un tour du monde de traductions...

Je pense que les deux longs textes retrouvés dans cette revue (« Lui » d'Ademar Ribeiro et « Les sept portails de l'éternité » de Maria José Limeira) méritent une explication sur les circonstances de leur écriture. Le conte de Maria José Limeira, écrit en 1985, c'est un testament poétique. Le poème d'Ademar Ribeiro, paru en 1984, c'est un long duel à mort, c'est aussi un corps-à-corps, un règlement de compte avec la dictature militaire qui a sévi au Brésil de 1964 à 1985, pendant la jeunesse des poètes brésiliens de La Page Blanche.

Poetas brasileiros em LPB

Aqui apresentamos poetas brasileiros traduzidos por Ademar Ribeiro, frutos de uma colaboração regular que Ademar Ribeiro e eu mantemos desde longas datas no quadro de nossa revista LPB. A maior parte dos textos apresentados são traduções recentes de poemas em português do próprio Ademar e de três dos seus amigos brasileiros: Waldo Motta, Liria Porto e Maria José Limeira (dados biográficos abaixo).

Em poesia, a internet, por sua função globalizante, permite trocas e partilhas inauditas. Assim é que nossos esforços são recompensados ao longo do tempo em uma turnê mundial de traduções.

Creio que os dois longos textos encontrados nesta revista («Ele», de Ademar Ribeiro e «Os sete portais da eternidade», de Maria José Limeira) mereçam uma explicação quanto às circunstâncias sob as quais foram escritos. O conto de Maria José Limeira, escrito em 1985, é um testamento poético. O poema de Ademar Ribeiro, publicado em 1984, é um longo duelo de morte, um corpo a corpo, um ajuste de contas com a ditadura militar que grassou no Brasil de 1964 a 1985, durante a juventude dos poetas brasileiros de La Page Blanche.

Pierre Lamarque

(traduction Ademar Ribeiro)

Ademar Ribeiro

Né à Cabedelo, dans l'état de Paraíba, Brésil, le 8 avril 1944, résidant à la ville de João Pessoa.

Nascido na cidade de Cabedelo, estado da Paraíba, Brasil, em 8 de abril de 1944, residente em João Pessoa.

page 3 / página 3

Waldo Motta (de son vrai nom Edivaldo Motta)

Né à São Mateus, dans l'état d'Espírito Santo, Brésil, le 27 octobre 1959, résidant à la ville de Vitória.

Nascido em São Mateus, estado do Espírito Santo, Brasil, em 27 de outubro de 1959, residente em Vitória.

page 20 / página 20

Liria Porto

Née à Araguari, dans l'état de Minas Gerais, Brésil, dans l'année 1945, résidant à la ville de Araxá.

Nascida em Araguari, estado de Minas Gerais, Brasil, no ano de 1945, residente em Araxá.

page 21 / página 21

Maria José Limeira

Née à João Pessoa, état de Paraíba, Brésil, le 30 août 1941, décédée le 9 juillet 2012.

Nascida em João Pessoa, estado da Paraíba, Brasil, em 30 de agosto de 1941, falecida em julho de 2012.

page 22 / página 22

Couverture :

En balade, peupliers - Jean-Claude Bouchard

Ademar Ribeiro

MARGUERITE

Le moi ne cherche pas l'écriture.

(Lorsque il faut de la poésie,
c'est elle qui le sollicite
de nouer, tripe par tripe,
tout ce qu'elle vomit.)

Et s'il ne compose pas
avec ce qu'elle lui dicte,
sort de l'ombre, s'explique:

dit bonjour la littérature,
lui efface tous les mots,
lui coud la marguerite.

PERIQUITA

O eu não procura a escrita.

(Quando a poesia precisa,
ela é que, tonta, o solicita
a juntar, tripa por tripa,
tudo que ela vomita.)

E se ele não compõe
com o que a cuja dita,
do oculto se explicita:

apaga-lhe a escritura,
costura-lhe a periquita,
e adeuses literaturas.

PEAU D'OURS

Poète ne fait pas de discours,
ne façonne pas l'ours mort,
ne vend pas la peau de l'ours,
ne fout pas de tripes au vent.

Écorche avec le stylo,
livre l'ours au complet,
hurlement par hurlement.

PELE DE URSO

Poeta não faz discurso,
não trabalha urso morto,
não vende pele de urso,
não joga tripas ao lixo.

Esfola com a caneta,
entrega o urso inteiro,
uivo por uivo, vivo.

BOUSE DE VACHE

Si maints poètes découlent
d'un enclos peu commun
échafaudé sur les cartes,
je n'y ai pas fiché de pieu,
et je me nomme personne,
car je trais au cinquième pis
et je mène la bête à la tape.

Ma patrie c'est le désert.

Mon élément, le chiffon.

Ma poétique, noire.

Mon vers, bouse de vache.

BOSTA DE VACA

Se muito poeta provém
de certo curral incomum
estabelecido nos mapas,
só eu não plantei estaca
e não me chamo ninguém,
que ordenho na quinta teta
e conduzo a rês a tapa.

A minha pátria, deserto.

Meu elemento é o trapo.

A minha poética, preta.

Meu verso, bosta de vaca.

STRYCHNINE

Il n'est déjà plus temps
de cueillir figues et dattes,
mais plutôt de tronquer des têtes,
les rejeter sur l'écran.

Plutôt le couteau et la lame,
et le poignard, et la faux :
il faut attacher le poème,
l'embrocher jusqu'aux os.

Et dans le désert du papier
où, tout seul, je clame,
là où l'amour se broie,
et les poètes se traînent,
et la poésie se termine,
je mets la table et ne dis pas,
même si la cochonne rechigne,
ni où ai-je donc masqué le texte,
ni où ai-je donc fait fausse rime,
ni dans quel vers ai-je mis des balles,
ni dans quelle balle la strychnine.

OÙ LES POÈTES SE TUENT

Mon poème s'organise
au-dessous du pont cassé;
dans la métaphore impossible
de l'horizon sans ligne
où le massif s'est effondré.

Pour soulever mes vers
auprès d'un dieu méconnu,
je traverse le désert en feu
me heurtant à des squelettes,
tourne le papyrus à l'envers,
écris sur les os de l'amour.

Sous la trace des convois,
dans les confins du néant,
où le verbe se propage
par des versets d'étoupe,
mais où le Texte se tient,
même si l'Éternel prend fin.

Où les poètes se tuent,
mais où la parole résiste
par des dagues redressées,
dans une lampe d'Aladin..

ESTRICNINA

Agora já não é tempo
de colher figos e tâmaras,
mas de decepar cabeças,
atirá-las contra câmeras.

Mas de faca e de punhal,
e de lâmina, e de foice:
é sujigar-se o poema,
espetá-lo até o osso.

E no deserto do papel
onde, sozinho, clamo,
onde o amor se esboroa,
e os poetas rastejam,
e a poesia termina,
ponho a mesa mas não digo,
nem que a porca torça a tromba,
nem onde velei o texto,
nem onde furei a rima,
em que verso deixo bala,
em que bala, estricnina.

ONDE OS POETAS SE MATAM

Meu poema se organiza
debaixo da ponte partida;
na metáfora inexequível
do horizonte sem linha
onde o macço afundou.

Para levantar meu verso
a deus que não conheço,
atravesso o deserto aceso,
tropeçando em esqueletos,
reviro o papiro do avesso,
escrevo no osso do amor.

Sob o rastro dos comboios,
no ermo de todos os termos,
por onde o verbo se alastra
com versículos de estopim,
mas o Texto não se acaba,
nem que o Eterno tenha fim.

Onde os poetas se matam,
mas onde a palavra resiste,
com suas adagas em riste,
numa lâmpada-de-aladin.

POUPÉE DE CIRE

Maintenant
ni lait
ni craie
ni planche
ni bord
ni branche
de figuier
ni figue
ni tatou.

Je veux mourir debout
sous les coups du maracatu.

BONECA DE CERA

Agora
nem lé
nem cré
nem eira
nem beira
nem ramo
de figueira
nem figo
nem tatu.

Quero morrer de pé
no baque do maracatu.

LA CHIMIE DU POÈME

Quand tu tueras,
ne tue pas au jour,
ne tue pas au mois,
ni même à l'année.
Ne tue pas avec un rondin,
dans une embuscade, dans un coin,
ne tue pas avec un virus,
non plus par balle
ni tube à feu.
N'en tue pas un seulement,
ni seulement deux,
ni seulement trois,
ni soixante-quinze
ni cinq mille et quelques.
Mais, dès maintenant,
et quand tu tueras encore,
tue sans peine, une fois pour toutes,
dans la cabale de la rime, dans la chimie du poème,
par-delà quatre-vingt mille huit cent quatre-vingt-huit.

QUÍMICA DO POEMA

Quando matares,
não mates por dia,
não mates por mês,
nem mates por ano.
Não mates com tora,
em tocaia, na esquina,
não mates com vírus,
não mates com bala
nem arma de cano.
Não mates só um,
nem apenas dois,
nem somente três,
nem setenta e cinco,
nem cinco mil e poucos.
Mas, ao matares, agora,
e quando matares ainda,
mata sem pena, de vez, e por cima,
na química do poema, na cabala da rima,
oitenta e oito mil, oitocentos e oitenta e oito.

LUI

(antipoème d'Ademar Ribeiro)

I

Sans même le regarder,
je le sens qui me devine,
dans un soir colossal.

Il me scrute, me surveille,
fouille dans tous les plis
de mon habit impossible,
me prend dans sa main
avec son regard;
comme un livre,
dans sa poche.

Bien posé dans son trône,
il est le maître de tout,
détient les clés du temps,
les arbres, le vent,
l'eau et la poésie
en toute géographie.

Il me saisit, mais ne me signale pas
car je lui ai tronqué la langue
(il m'avait soupçonné d'avoir violé
la faune et la flore
et voulait me retenir
en prison particulière) .

Et pourtant il peut faire le sportif :
nous sommes allés ensemble à la plage,
nous avons galopé dans les prés,
je me suis servi de sa crème,
de ses lunettes fumées,
pour me garder du soleil.

Il est terrible, mais il m'obéit;
quoique odieux, il m'adore;
souvent bonasse, il m'ennuie;
m'a presque rendu malade de tant me remarquer,
d'attirer mon attention sur du néant.

Il ne s'entend pas:
maintenant, pour un peu, il ne m'avale pas
dans son tournant, dans sa rafale.

Il est amoral:
connaissant tous mes crimes,
ne m'a pas dénoncé.

Ne se décide pas:
ne me retient pas,
ne s'en va pas,
ne me suit
ni me rejette;
j'ignore s'il est homme, femme, bête,
il ne m'a jamais montré de papier personnel.

Il doit être une entité, un revenant
dans la nuit où je me meus.

Il est aveugle:
m'a déjà pris pour tant de choses,
m'a tenu en esclavage,
lécha mon catarrhe lors de nos amours,
m'apprit de l'alpha à l'oméga, en vain.

Il a fait de moi tout ce qu'il a voulu:
m'arracha entre ses dents,

afficha mon nom sur son tableau,
m'exposa aux siens,
étiqueta ma vie,
prit ma photocopie,
ma radiographie,
suça mon sang
lorsque je dormais.

Et s'en est envenimé.

II

J'ai été réveillé par son boucan
m'intimant de travailler
dans sa firme universelle
(donc il n'était pas mort?)

Je me suis levé, exsangue,
sans plus me poser de question;
j'ai acheté tous les journaux
sur lesquels il s'était affiché
avec une mine abyssale
comme se moquant de moi
sous ses verres de lunettes,
en m'invitant, poliment,
- patron, poltron -
c'est à dire: «Que tu veuilles
ou non, on sera amis».

J'ai eu envie de l'avalier,
tout entier, comme un boa,
mais il avait la chair hideuse
d'un grand cafard
(j'ai eu du mal à voir mon sang
au-dessous de sa peau rosée
contre la mienne, fantasmatique) .

Étalé sur le sable,
si bestial vampire,
que je me suis étonné
de ne pas le redouter,
aussi réel, coutumier
qu'un quelconque être humain.

Je lui ai parlé de mon monde,
lui ai dit mes êtres chéris,
mais il ne m'a pas suivi, bailla,
se retourna et s'endormit,
hippopotame, son sommeil.

III

Il est bien quelque chose
que l'on ne peut saisir;

se déguise sous mille formes,
mille façons d'être insensées;

mine l'essence des choses les plus aimées;

tourne le monde à rebours, à l'envers;

prétend acheter l'âme
de ce qui n'a pas de prix.

A coutume de faire l'absent
me tromper des fois, quelque temps,
se dérober de moi, je ne sais où
(jouait-il à cache-cache,
ou ai-je été distrait?) .

Mais je tombe toujours sur son nez pointu;

découvre souvent - ran tan plan- son doigt,
sa queue, son manche ;

n'arrive jamais à bien se cacher,
Satan, mille-pattes,

raclant le plancher de tous ses souliers,
s'agrandissant pour me mettre en fuite

en se gonflant,

en coassant,

crapaud.

Et lorsqu'il décampe enfin,
ce n'est pas encore qu'il est parti,
c'est que je me retrouve en lui,
qui, d'habitude, m'a englouti.

Resserré dans ses entrailles,
comment puis-je voir la face
du monstrueux «piranha»?

Si, quelque jour, par magie,
je l'envisageais face à face,
mon dégoût me mènerait
de la nausée au vomi.

Alors que dans ses dedans,
en fréquentant son néant,
je peux déchirer ses tripes,
le percer de mes dards,
m'installer en carie dans ses dents,
maîtriser son raisonnement
lui allégeant l'esprit,
le trouant comme une broche
dans un exercice subtil.

Tout ce que je ne peux pas faire
c'est me hasarder dans son rut,
le retenir comme un fleuve,
arrêter son rire imbécile,
lui couper la barbe.

IV

Il se trouve souvent
partout comme Dieu;
un seul méchant loup
déguisé en mille brebis;
on ne lui a jamais vu le front,
mais je lui découvre les oreilles.

Entre nos pensées
il y a un écart infini,
et quoiqu'il s'arroe, le clown,
de me prendre en raillerie,
c'est moi qui le raille
depuis les temps de mon enfance:

de ses propos usuriers,
de ses concepts contrefaits,
de ses idées mesquines;

de sa soif d'un jour
me refaire tel qu'il veut :

me mesurer par sa taille,
me broyer dans ses tripes,

me réduire en bouse.

V

Il manque de peau, de nom,
de chair, d'os, de dessin :

le poids de mon regard,
la façon dont je mange
et ma douleur le dérangeant,

Il ressent pour moi
la honte que je n'ai pas,
et, pour lui, je ressens
la honte qu'il a de moi.

Dans ce climat de misère
je me trouve sur le fil.

Je suis la bouche qui tète,
il est la mamelle vide.

Tandis que j'avale la bagasse
il goûte le jus de la canne.

Il est le grand estomac.

Je suis son amas gastrique.

Lorsqu'il se serre le ventre,
c'est juste moi qui me casse.

Mais autant qu'il me haïsse,
il ne sait comment me happer;

j'ai appris de lui toutes les ruses,
me suis découpé en légions:

me faufile dans les replis de son habit,
me glisse entre ses mains, tel un poisson;

déploie mille regards dans tous les sens,
me débarrasse de lui,
le pique comme une araignée;

à l'envers de ce qu'il pense,
je le rends cobaye de mon expérience.

VI

Jouer avec lui fait mes délices;
lui faire comprendre à tout prix
qu'il est mon début et mon but,
que je n'ai rien de plus que lui,
qu'il est tout ce que j'ai dans la vie,
même s'il est ce qu'il est - si petit -
se cadrant tout entier en moi,
qui en dépit d'être presque rien,
le crache et le méprise.

Quand il ouvre la bouche - et il ne se tait jamais -
tout ce qu'il dit tourne au pervers, manque d'essence,
sonne comme litanie au Malin,
c'est du barbouillage sale et vide.

Pour me tenir entier,
je lui fais la sourde oreille
en lui donnant en réponse
le mépris le plus vrai,
un silence plus sonore
qu'un coup de pied dans son derrière.

À cause de moi, il s'accidente,
se brûle à la braise de mon cigare,
devient névrotique, glisse sur le vide,
lâche ses chiens, perd toute allure,
tambourine sur la table, sonne ses grelots...

Il me fait de la peine.

Je crois qu'il est bon.

Que s'il ne me donne plus
c'est parce qu'il est pauvre;

que s'il ne m'a pas déjà éteint,
c'est parce qu'il n'y peut rien:

il a les mains de paille.

VII

S'il le pouvait, il m'affronterait,
insulterait ma mère, mais je suis son frère.

«Apache» de trop (moi tellement «xingu») .

Son père est issu du Nord (le mien, du Sud?)

On n'est pas des amis, non plus des rivaux,
j'ignore ce qu'il est, il se méconnaît.

Je le retrace selon ce qu'il me fait,
d'après ce qu'il m'a fait depuis mon enfance :
moi traînant des sabots,
lui en chaussures de luxe.

tirant de mon corps la danse;

de mon esprit la paix;

ma chair de mes os,

embelli de ma beauté,
poussant depuis mes racines,
prenant toujours mon tour,
troublant ma voix,
renversant ma prière,
fauchant - zut - mon cou,
changeant mon sang en craie.

Il veut m'assujettir
à lui rendre tribut
car j'ai créé d'autres chiffres,
porte mes propres couleurs,
ose souvent un ton de plus:

il gâche mes comptes,
délave mes habits,
broute ma musique note par note,
vire cheval, trotte, se perd de vue...

Pour le r'enchevêtrer, je dois être artiste.

Partout où je vais, il me suit
attaché à sa ceinture
--São Paulo, Japon, Irak
Açores, Minas Gerais
Antilles, Détroit de Gibraltar --
en se dessinant sur les cartes,
en me raillant d'en dessus,

« un poquito más arriba ».

Contre lui je ne peux rien
mais avec lui je veux tout:

au long du temps qui me reste,
je lui retrace un profil,
lui ébauche le portrait,
car même grotesque, hargneux,
il est tout ce que j'ai dans la vie.

VIII

Lorsque je naquis, il avait déjà
préparé ma place dans le monde.

Étant riche et heureux avec les siens,
il m'a fait, avec les miens, atroce et pauvre,
détermina ce que je serais,
me jeta dans un puits profond,
me livra à Dieu, le salaud,
sachant que dieu n'existait pas.

Et dans la bave de la nuit maladroite
où, malgré moi, nous nous rejoignons,
j'essaye de le comprendre par l'Astrologie;

je me rends à l'idée qu'il émane
du lourd brouillard d'une ultime planète
-- de Pluton, de Saturne ou de Neptune --
pour m'ébranler avec sa force cosmique.

Pour découvrir ses desseins,
démasquer ses mystères,
je lui fais croire qu'il me trompe,
mais j'ai autant de signes que lui,
je joue comme lui au même jeu:

quand il est d'air, je suis de terre;

s'il est de terre, je suis de feu;

lorsqu'il est feu, je suis eau

et s'il est d'eau, je suis d'air;

s'il est Poissons, suis Verseau;

s'il est Neptune, suis Uranus.

Je l'examine à froid,
décapsule sa mer,
passe à gué son océan.

IX

De temps à autre, quand je le prends en photos
-- il les aime nettes --
moi, je les froisse.

L'encadre dans un coin de ciel orageux,
trouble son profil,
enrichis son image;

lui prends l'oeil clignant
le rire le plus inexact,
la bouche la plus dramatique,
cherchant son côté vulnérable,
l'humanisant avec ma machine.

Mais il fait tout rater,
encadre mon âme

dans le verre de ses loupes
(j'oublie souvent, depuis toujours,
qu'il étudie mon côté psychologique) .

Et voilà les photos gâchées,
du sable dans le diaphragme,
le film se perd,
la machine casse.

Pour l'attraper, dans le viseur ou dans la vie,
je devrais l'étreindre à outrance,
le réduire plus qu'il ne l'est,
le prendre par morceaux,
les uns sur les autres,
donnée par donnée,
un pied devant l'autre
pour ne pas l'éveiller:

s'il m'a presque ruiné jadis,
je devrai le chevaucher à l'avenir,
lui faire solder des dettes anciennes,
le déformant autant que je le voudrai,
me faisant tel qu'il ne veut pas;

en m'échappant, lors de ses sommeils,
de l'une de ses bedaines.

X

Je ne sais pas pourquoi je m'occupe de lui,
si lorsque je l'appelle, il ne vient pas;
si quand je me montre, il ne me voit pas;
suit mes traces, quand je me cache.

Si, quand je pars, il m'appelle;
quand je l'embrasse, me rejette;
si étant proche, me désole;

si, quand je me rends, il me trompe
et quand je suis seul il sort,
ne servant qu'à redoubler ma solitude,
tantôt se montrant, tantôt se sauvant
juste quand je crois serrer sa main.

Il a en lui une part qui me ressemble
mais qui reste disloquée :
le bras à Paraíba, la jambe au Guatemala,
l'estomac en Chine.

Pour affronter le mal qu'il est,
je me rue sur son siège,
renverse certaines cloisons,
recueille ce qu'il y a de bon,
lui rebâtit nouveau corps,
nouvel espace, nouveau son,
en répandant sans relâche,
devant son ancien visage,
sa charpente aux vautours ;

le frappant outre-mesure
comme il a réglé mes actes;

tout comme, dans un cadre exact,
il a rogné ma vie.

XI

Côte à côte avec lui, au fil des années,
je manque de recul pour le regarder:

il est proche de trop de mes regards;

moi plongé trop dans son borbier.

Pour mieux le saisir, je devrais m'éloigner,

l'analyser, la nuit, sous la lampe, à table;

essuyer, sur les cartes, ses traces de sang;

me garder, sain et sauf, dans un lieu sûr;

l'entretenir à la télé, à la radio,
me sauvegarder de ses haines,
l'examiner dans un laboratoire,
me claquemurer en exil.

Mais toute ma vie n'a été
que patauger avec lui dans l'ombre,
éradiquer son côté méchant,
exalter son côté benévole,
remuer son tout immuable,
lui apprendre l'amour général,
perdre pour lui ma personne .

XII

Il n'est pas un être.

Pas une chose.

Pas une bête.

N'est pas indien.

Pas noir.

Pas ouvrier.

N'est pas humain.

N'est pas un seul

ni plusieurs.

Se partage en deux sur la Terre.

Je peux à peine le pondérer.

Péniblement l'ébaucher.

Le formuler, impossible.

Il faut de la ruse pour l'évaluer,
l'influencer sans démagogie;
enlever de son être abstrait
sa moelle vivante;

joindre ses dents aux Antilles
à ses cheveux aux Caraïbes;

son appendice à Cabedelo
à ses larmes à la Mer Rouge;

sa chair à Minas
à son squelette au Crato.

Il vaut mieux le remonter
l'arrimer à ma douleur :

m'immiscer dans son thème,
le coudre avec des vers de fer,
dompter sur papier sa colère;

engendrer, avec ses débris,
un seul à El Salvador:

lui dédier mon antipoème.

XIII

Sans amour, je l'opère.

Il me faut, pour le combattre,
être comme lui, de glace,
posséder l'aura dure;

tenir le verbe d'acier,
des rimes de balles,
des mots de tirs;

puisque'il n'a pas de nom,
l'aborder par le tangent,
l'annuler jusqu'à zéro,
tourner sa guerre en littérature:

sur une carte géographique,
les deux affichés en icônes,
nous mitrailler l'un l'autre,
renverser la mer
sur des lieues et des milles,
déchirer le Continent
pour une poignée d'îles;

le traiter impersonnellement
dans les mots du jour le jour:

ne pas lui vendre mon réel,
ne pas acheter sa fantaisie,
observer sa topographie,
ses contours désordonnés,
ne pas subvertir son ordre,
aller jusqu'où il veut m'emmener.

Mais, en douceur, érafler son moral,
me poser en pierre sur son chemin,
faire de mon silence son impasse:
tout en sachant, ne rien lui conseiller,
le pousser tout seul au désastre.

Si je le brusque, il me fronce la taroupe;
si je fronce la taroupe, il me mord,
me noie dans mon canal,
m'étrangle dans mon détroit,
me presse de haut en bas,
me renferme dans mon isthme.

Avec son côté sain, dispersé,
au point que je ne sais plus qui existe,
je rassemble en moi un régiment
pour combattre pour la vie:

notre organisme «caliente»
contre sa chose froide;

notre flotte dissidente
contre son armée royale.

Entre notre haine inutile
et notre amour impossible,
je veux mourir - je décide -
en pleine zone de feu,
bombardé par ses missiles;

sinon l'éradiquer pour toujours,
arrêter «for ever» notre cycle.

XIV

Je ne sais pas ce qu'il mange, où il habite;

s'il est dedans ou hors de la Planète;

s'il est bonasse, perfide;

si cocu, si manchot,

tangible, éthéré ...

Je sais tout court qu'il existe.

Tombe sur moi dès mon réveil;

rend mon café saumâtre;

répand dans mon thé
l'arrière-goût de savon;

s'ingère dans tout ce que j'écris, et plus:
excède ma verve,
réclame correction,
exige des virgules aux justes places,
tellement imprécis, complexe
(pourquoi donc ne m'a-t-il pas appris comment faire?).

Sur sa bave, je glisse.

Le prends par ses poils.

Le tisse peu à peu, m'y acharne.

Je le tords, il me tord,
moi énergiquement, lui lâchement,
mais je n'arrive jamais à le régler à la mesure,
il trouve toujours moyen de sauver une jambe, un bras,
retombe en entier,
se coupe de son propre rythme,
tout en naissant me domine,
détermine comme il se veut.

Par convention, je devrais obéir,
mais je trouve toujours une façon de le berner,
pour qu'il se trompe lui-même
lorsqu'un jour ici, flatulent, il se lira;

en le ridiculisant avec grâce,
en le détruisant petit à petit,
en lui désignant son quasi, son néant,
en lui prouvant que même s'il m'a forgé malheureux, marginal,
je le maîtrise:

autant il a tracé mon destin à la marge,
autant je l'enfermerai toujours dans mon verbe,
en me forgeant, qu'il veuille ou non, dans son histoire.

XV

Il se place des fois dans un secteur que je n'atteins pas.
Son jeu le plus fréquent c'est de faire l'inaccessible,
de me transpercer, meurtrier, mercureux,
de miner ma résistance avec de petits riens,
de me pincer la carotide avec ses auriculaires,
me tuer, qui sait, d'un souffle au cœur.

Cependant, par caprice, je ne meurs pas.

J'aime m'amuser avec lui,
offenser son mécanisme;
le laisser quelque temps sans visage,
par ma faute, en lui-même, imprécis,
sans savoir s'il est tard ou s'il est tôt,
s'il est mâle ou femelle,
si blanc, si noir,
si héros, si lâche,
en brouillant ce qu'il organise,
en le démontant comme une montre
avec une minuscule pince.

XVI

Je vis pour le nourrir,
combler ce qui dans lui est vide.

J'ai besoin de son désert
pour me sentir vivant;

pour me sentir propre
de fréquenter sa charogne.

Le sang dans mon cou
demande de sa froideur;

son étoffe de poupée,
de mon flux généreux ;

sa nature périphérique,
de mon empreinte incisive.

Je travaille pour lui
mais ne sais pas ce qu'il est
(pour qui est-ce que je travaille,
qu'est-ce donc qu'il fabrique?)
dans sa machine je me pose
en pièce interrogative.

XVII

Depuis longtemps, je ne l'entrevois pas,
et je viens juste de le revoir ;

déjà il disparaît dans le virage,
je le prends par la chemise,
mais je perds sa mémoire.

Chez lui, le temps n'existe pas.

Dans des siècles, je ne l'achèverai pas.

Je ne sais pas depuis quand je l'ébauche
--à quoi bon, pourquoi, comment --
si c'est vrai qu'il existe hors de moi
ou n'existe que dans mon esprit :

lui, l'innocent ; moi, le coupable;

moi, le tortueux ; lui, le torturé;

lui, l'exilé; moi, l'incongruent.

Et tant je me hasarde en lui, sans le connaître,
que s'il voulait un jour savoir de qui je parle,
ne croirait point que je n'en sais rien
(c'est vrai, je le jure, il est si rare;
je ne connais de lui que les pronoms,
les gros adjectifs et les verbes
employés pour le décrire).

Je ne l'ai dans la vie qu'en hypothèse,

en équation tendue pour aboutir à sa thèse,
au concret, plus rien: je n'ai jamais vu ses fèces.

Je le vois avec mes sens occultes
à l'instant même où il me tue,
lorsqu'il m'empoisonne petit à petit,
m'étrangle avec le noeud de sa cravate.

J'ai essayé de le prendre de toutes les façons,
l'ai fait danser au son de tant de rythmes,
ai recherché pour lui tant de vocables,
mais il n'est point sot, ne revêt aucune chemise:

nulle syntaxe ne le capte,
aucun mot ne le fixe.

XVIII

Je veux me décharger de lui,
me délivrer, mourir,
l'effacer tout à fait de ma conscience.

Cependant je suis sa tête:
c'est pour moi qu'il pense.

Devrai-je lui servir aveuglement d'exemple,
tandis qu'il, consciemment, fait du tort?

Assumer, tout seul, tout son poids?

Demeurer nu auprès de lui, vêtu?

Vivre avec lui dans les ténèbres?

Dégager l'air de ses démons?

M'annuler tandis qu'il
de plus en plus s'affermir,
augmente sa glue,
officialise son mal,
prend les corps,
devient général,
accomplit sa prophétie?

Je me décrucifie.

Me détache les mains.

Baisse mes bras,
décloue les pieds,
reviens sur terre:

je renaiss.

Mais, dès mon premier regard,
qui devant moi se replace?

Qui me réapprend les premiers pas?

Qui est-ce qui braie à mes oreilles,
empeste mon odorat,
qui devant moi maîtrise tout, mesure
et me répète le déjà-su?

Lui, l'empâté.

Lui, le bouffi.

Lui, le plat.

Lui, le balourd.

Celui qui n'a jamais retenu mes leçons.

Celui qui m'avertit sans relâche.

Celui que j'entends, mais que je n'écoute pas.

Celui qui n'étant pas mystérieux
ne se dévoile quand même pas;

celui que je perçois dans le silence
de mon extrême détresse -- le somptueux.

Celui aux gros mots sans os.

Le calculateur sans nexus.

Le puissant du mal.

Le perfide.

Le flasque.

Le lâche.

Celui qui m'use, mais qui ne m'approuve pas;

qui me prend en compte, mais ne me promet pas;

qui m'embue, mais qui avant me calque ;

retire ma joie de vivre,

rend mes rêves impossibles,

crotte sur ma poésie;

qui, parmi les parfums, écoeure;

qui est de d'huile, moi de l'eau:

coule hors de mes veines.

XIX

Tout fait croire que je le fantasma,
qu'il est moins que fiction;

qu'il s'enregistre dans les blancs
des bouquins d'Histoire,
n'a jamais marché sous le soleil;

que je ne l'ai jamais flairé ni touché,
qu'il n'a jamais frotté son visage au mien.

Il ne m'écrit pas.

Jamais ne me répond.

Vers quinze années auparavant
il habitait déjà dans une autre ville
(sait-on où, maintenant
que j'ai tant déménagé,
que je perds à propos son adresse,
accablé à l'idée qu'il n'existe plus!).

Le chagrin qu'il me cause est sinistre,
ternit le midi des paysages,
décourage mes plans de voyages,
fend le sol, tarit les marécages,

m'oblige à l'exil.

Dans l'appartement, en silence,
sous ce tableau sur le mur,
un portrait de lui se cache
sous le fond, subjacent,
étouffé par les mers,
recouvert de boeufs et de verts,
tant que cela me dit encore,
si tant est qu'un jour je l'aie peint.

Son portrait abscons
dont je ne fais plus cas,
qui m'est tout à fait égal,
qui a perdu tout sens,
ne me prend plus en gage
ne me regarde plus en face
(prend la texture du foin)
se retire de par la brousse
dans le noir de ma chambre,
tout comme un meuble inutile
symbolisant sa fin.

Sans pouvoir le résoudre,
vu qu'il est incontrôlable,
je décide de l'expulser
tel un avortement,
tel qu'il m'a toujours fait:

faisant un noeud à son nombril,
le renvoyant à son propre sort,
le livrant à son destin,
le dépeçant d'un seul coup;

faisant semblant de l'approuver,
de lui ouvrir tout grand ma porte,
le renfermant hors de moi.

Le laissant mal suspendu
à moitié exposé,
à moitié in utero.

Ni mort ni vivant:
arrêté dans le temps,
incarcéré dans un livre.

Pas aussi dur:
dépendant de mes yeux
pour voir dans le flou.

Non plus tellement dangereux,
mais vulnérable à mon jeu,
à mon mourir-de-rire.

À un infarctus du myocarde
à cause de mon mépris.

Dans son esprit d'écolier
incapable de gérer.

De se rendre à la latrine
faire son pipi.

*Texte original paru en livre en 1984
Maison d'éditions João Scortecci
São Paulo – Brésil*

ELE

(antipoema de Ademar Ribeiro)

I

Mesmo se não o vejo,
sinto que ele me adivinha
na tarde colossal.

Ele me perscruta, polícia,
esquadrinha dobra por dobra
do meu traje impossível,
me põe na mão, com seu olhar,
como um livro, no bolso.

Sentado, mudo, em seu trono,
ele é o dono de tudo,
possui as chaves do tempo,
as árvores, o vento,
a água e a poesia
em toda geografia.

Ele me sabe e não denuncia
porque arranquei sua língua
(entendeu que eu deflorava
a fauna e a flora
e queria me prender
em prisão particular) .

Mas pode ser esportivo:
já fomos, juntos, à praia,
corremos pelas campinas,
usei seu bronzeador,
suas lentes "ray-ban",
para me isolar do sol.

Ele é terrível, mas me obedece;
odioso, me adora;
é bondoso e me amola;
quase me adoceceu de tanto me observar,
de chamar minha atenção para o nada
(agora, por pouco, não me devora
com sua vontade, com seu vendaval) .

Ele é anormal:
viu todos meus crimes
e não me apontou.

Ele não se decide:
não me guarda consigo,
não vai embora,
não vem comigo,
não me joga fora,
não sei se é homem, mulher, animal,
jamais mostrou documento pessoal.

Deve ser uma entidade,
assombração no escuro onde trafego.

É cego:
já me confundiu com muita coisa,
pensou que eu era seu escravo,
beijou do meu catarro, no nosso amor,
ensinou-me do alfa ao ômega, em vão.

Fez de mim o que bem quis:
viajou comigo nos dentes;
anotou como exemplo
meu nome na lousa,
me expôs a sua gente,
tombou minha vida,
tirou meu xerox,

minha radiografia,
chupou meu sangue
enquanto eu dormia.

E se envenenou.

II

Acordei com seu ruído
me intimando a trabalhar
em sua firma universal
(então, não havia morrido?).

Exangue, levantei-me
sem mais me perguntar,
comprei todos os jornais
onde se havia estampado
com uma cara abissal,
como se a zombar de mim
por trás dos óculos de grau,
a me convidar, mui polido
- patrão, poltrão -
a dizer "queiras, ou não,
seremos amigos."

Tive ganas de engoli-lo
inteirinho, qual jiboia,
mas tinha carne indigesta
de taciturna mentira
(sequer indaguei por meu sangue
sob sua tez rosada
e a minha, fantasmal) .

Sobre a areia, estendido,
tão bestial vampiro,
que me espantou não temê-lo,
real, costumeiro,
como qualquer ser humano.

Disse-lhe então do meu mundo,
falei dos meus entes queridos,
mas ele não me atingiu – bocejou
emborcou-se e dormiu,
hipopótamo, seu sono.

III

Ele é qualquer coisa
que não se pode ver;

representa-se em mil formas,
mil maneiras de ser disparatadas;

mina o âmago das coisas mais amadas;

vira, distorcido, o mundo pelo avesso;

pretende comprar a alma
do que não tem preço.

Costuma fingir que sumiu,
esconder-se de mim, não sei onde,
por um tempo, deixar-me enganado
(brincava de esconde-esconde
ou estive distraído?)

Mas sempre dou com seu nariz comprido;

descubro - rataplã – o seu dedo,
seu rabo, seu cabo;

não tem como não se mostrar,
centopeia, Satã;

bater, pelo soalho, com todos os sapatos;

crescer-se para me afugentar;

encher-se de ar;

coaxar;

sapo.

E quando desaparece,
não é que sumiu de fato
- é quando estou dentro dele
que, de hábito, me engoliu.

Colado em suas entranhas,
como posso ver a cara
da monstruosa piranha?

Se um dia, por magia,
com ele me defronto,
meu desgosto iria
da náusea ao vômito.

Enquanto que, no seu bucho,
habitando seu vazio,
posso varar-lhe as tripas,
espetá-lo em minhas ripas,
instalar-me, cárie, em seu dente,
influir no seu juízo
destapando sua mente,
verrumá-lo como um chuchu,
num exercício sutil.

Só não posso, de repente,
me aventurar no seu cio,
represá-lo como um rio,
tapar seu riso imbecil,
cortar-lhe a barba.

IV

Ele está, ao mesmo tempo,
em toda parte, como Deus;

é um só lobo mau
disfarçado em mil ovelhas;

nunca ninguém viu-lhe o rosto,
mas lhe descubro as orelhas.

Entre nosso pensamento,
há infinita distância
e embora pense, palhaço,
que é ele que ri de mim,
minha função é rir dele
(que outra coisa não faço)
desde os tempos de criança:

dos seus planos usurários,
seus conceitos controversos,
suas ideias mesquinhas;

da sua sede de, um dia,
fazer-me como ele gosta:

medir-me com seu tamanho,
triturar-me em suas vísceras,
reduzir-me a bosta.

V

Ele não tem pele, nome,
carne, osso ou desenho.

Incomoda-o minha dor;

o peso do meu olhar;

a maneira como como.

Por isso ele tem por mim
a vergonha que não tenho,
e por ele me envergonho
por se envergonhar por mim.

Nesse clima de lástima,
vivo por um fio.

Eu sou a boca que mama;
ele é o peito vazio.

Enquanto engulo o bagaço,
é ele quem chupa a cana.

Ele é o grande estômago.

Eu sou sua massa gástrica.

Se ele recolhe o ventre,
sou eu quem se despedaça.

Mas, por mais que ele me odeie,
não sabe como me abocanhar;

aprendi, das suas, todas as manhas,
dividi-me em legiões:

posso entrar nas dobras da sua roupa,
escorregar-lhe entre as mãos, peixe;

possuir feixes de olhos em toda direção,
excluir-me dele,
picá-lo, aranha;

ao contrário do que pensa,
fazê-lo de cobaia na minha experiência.

VI

Jogar com ele é a minha delícia;

fazer-lhe entender – embora nunca entenda -
que ele é o começo e o fim,
que ele é tudo que tenho,
que é só o que vale a pena,
embora sendo o que é - tão pequeno -
cabendo dentro de mim,
que sou quase nada,
cuspo-o, desdenho.

Quando ele abre a boca - e ele nunca se cala -
tudo que fala é maldade ou não tem polpa,
soa como ladainha ao Demo,
algaraviado sujo e oco.

Para manter-me inteiro
para ele, sou mouco,
surdo como um travesseiro,
e lhe dou como resposta
o desprezo verdadeiro,
um silêncio mais sonoro
que pontapé no traseiro.

Por minha causa, ele se acidenta,
queima-se na brasa do meu cigarro,
fica nervoso, tropeça no liso,
solta os cachorros, de descompõe,
tamborila na mesa, chacoalha os guizos...

Tenho dó dele.

Acho que é bom.

Que se não me dá mais porque é pobre.

Que já não me apagou porque não pode.

Tem as mãos de palha.

VII

Se ele pudesse, brigava comigo,
xingava minha mãe, mas sou seu irmão.

É apache demais(eu sou tão xingu!)

Seu pai é do Norte (o meu é do Sul?)

Não é meu amigo, não somos rivais,
não sei o que é, ele não se conhece.

Fotografo-o no que ele me faz,
no que me fez, desde criança,
ostentando sapatos,
eu de pés no chinelo;

tirando-me do corpo a dança,
a carne do osso,
do espírito, a paz;

com minha beleza, bonito,
brotando com minha raiz,
toma sempre minha vez,
atrapalha minha voz,
atropela-me a reza,
corta-me, zás, o pescoço,
torna meu sangue em giz.

Ele quer me sujeitar, corrupto,
a lhe render tributo
porque inventei outro número,
uso minhas próprias cores,
ouso sempre um tom a mais:

erra minhas contas,
desbota minhas roupas,
come minha música nota por nota,
vira cavalo, trota, perde-se de vista.

Para encabrestá-lo, tenho de ser artista.

Onde quer que eu vou, ele está
comigo, por toda parte,
amarrado no meu cinto
- São Paulo, Japão, Iraque,
Açores, Minas Gerais
Antilhas, Estreito de Gibraltar -
configurando-se nos mapas,
a sorrir de mim do alto
“un poco de mi más arriba”.

Com ele não posso nada,
mas tudo quero com ele:

no tempo que ainda me falta,
vou traçando seu perfil,
trabalhando seu retrato,
pois, embora caricato, ranho,
é tudo que tenho na vida.

VIII

Ele, quando eu nasci, já havia
preparado meu lugar no mundo.

Sendo, com os seus, rico e feliz,
fez-me, e aos meus, atroz e pobre,
determinou o que eu seria,
lançou-me no fosso profundo,
entregou-me a Deus, o safado,
sabendo que deus não existia.

E na gosma da noite canhestra
onde com ele, sem querer, me irmano,
tento compreendê-lo pela Astrologia;

rendo-me à ideia de que ele emana
da escura bruma do último dos planetas
- de Plutão, de Saturno ou de Netuno -
para me sacudir com sua força cósmica.

Para saber seus desígnios,
desmascarar seus mistérios,
finjo que com ele me engano,
mas possuo, como ele, todos os signos,
jogo com ele o seu jogo:

quando ele é ar, eu sou terra;

quando ele é terra, sou fogo;

quando ele é fogo, sou água

e quando é água, sou ar;

se é Peixes, sou Aquário;

se Netuno, sou Urano.

Examino-o à luz fria,
desencapelo seu mar,
vadeio seu oceano.

IX

De tempos em tempos, quando o fotografo
- ele gosta de fotos nítidas -
tremo seu retrato.

Enquadro-o num canto de céu tormentoso,
atordoo-lhe o perfil,
enriqueço-lhe a imagem;

sopro-lhe um cisco no olho,
espero seu riso mais torto,
capto sua boca mais dramática,
procuro torná-lo vulnerável
humanizando-o com a minha máquina.

Mas ele estraga tudo isso,
enquadra minha alma
no duro vidro dos óculos
(esqueço sempre que ele, de antanho,
estuda meu lado psicológico).

Resultado: não saem boas as fotografias,
cai areia no diafragma,

o filme se perde,
a máquina enguiça.

Para apreendê-lo, no visor ou na vida,
tenho de estreitá-lo ao máximo,
reduzi-lo mais do que é,
colocá-lo em partes,
uma sobre a outra,
dado por dado,
pé ante pé,
para não acordá-lo:

se, no passado, ele quase me trucidou,
hei de, no futuro, cavalgá-lo,
fazer-lhe pagar dívidas antigas,
deformando-o como quero,
tornando-me como ele não quer;

saindo, durante seus sonos,
de uma das suas barrigas.

X

Não sei por que me gasto por ele,
se, quando o chamo, ele me rejeita
e, quando me mostro, ele não me vê,
segue meu rastro quando me esconde.

Se, quando me nego, ele me reclama;
se, quando o amo, ele me digere;
se estando perto, me desola;

se, quando me entrego, ele me engana
e, quando estou sozinho, ele vai embora,
não serve para nada, a não ser
agravar minha solidão,
entremostrear-se e sumir
na hora em que julgo cerrar sua mão.

Tem uma parte dele que é igual a mim,
mas está desagrupada: o braço, na Paraíba;
a perna, na Guatemala; o estômago, na China.

Para resistir ao mal que é ele,
infiltra-me em suas sedes,
derrubo certas paredes,
recolho o que há de bom,
reconstruo-lhe novo corpo,
novo espaço, novo som;

estou jogando, a todo instante,
aos urubus, sua pele,
diante do seu velho rosto,
demolindo-o sem medida,
como ele mediu meus atos;

como, dentro de um quadro exato,
cerceou minha vida.

XI

Lado a lado com ele, anos a fio,
não tenho perspectiva para constatá-lo todo:

está muito perto dos meus olhos;

eu, dentro demais do seu lodo.

Para vê-lo melhor, teria de afastar-me, afastá-lo,
examiná-lo à noite, sob a lâmpada, à mesa,
enxugar nos mapas seu rastro de sangue,
manter-me a salvo, em lugar seguro,;

entrevistá-lo no vídeo, no rádio,
resguardar-me dos seus ódios,
revelá-lo em um laboratório,
enclausurar-me, exilado.

Mas toda minha vida tem sido
chafurdar com ele no escuro,
desbaratar seu lado mau,
conclamar sua parte boa,
demover seu todo estático,
ensinar-lhe o amor geral,
perder para ele minha pessoa:

desfigurado, delineá-lo.

XII

Ele não é um ser.

Não é coisa.

Bicho.

Índio.

Negro.

Operário.

Não é gente.

Não é um só.

Não é vário.

Divide-se em dois
sobre a Terra.

Mal posso ponderá-lo.

Difícil é concebê-lo.

Formulá-lo, impossível.

Carece malícia pensá-lo,
influi-lo sem demagogia;

do seu ente abstrato,
extrair seu estado vivo:

juntar seus dentes, nas Antilhas,
aos cabelos, nas Caraíbas;
seu apêndice, em Cabedelo,
às lágrimas, no Mar Vermelho;
à sua carne, em Minas,
seu esqueleto, no Crato.

Tenho mais que remontá-lo
rimando-o com a minha dor,
incluir-me no seu tema,
costurá-lo com versos de arame,
conter, no papel, sua fúria,
engendrar, com seus destroços,
um único, em El Salvador:

dedicar-lhe meu antipoema.

XIII

Sem amor, o opero.

Preciso, para combatê-lo,

ser como ele, de gelo,
possuir aura dura;

ter o verbo de aço,
rimas de bala,
palavras de tiro.

Como ele não tem nome,
referi-lo pela tangente,
desaprendê-lo até o zero,
fazer da sua guerra literatura:

em uma carta geográfica,
desenhados, nos metralharmos,
emborcarmos o mar,
misturarmos léguas e milhas,
rasgarmos o Continente
por um punhado de ilhas;

ser, com ele, impessoal
nas falas do dia-a-dia:

não lhe vender meu real,
não comprar sua fantasia,
observar sua topografia,
sua forma anarquizada,
não subverter sua ordem,
ir até onde me quer levar.

Mas, de leve, arranhar sua moral;

colocar-me, pedra, em seu caminho;

fazer do meu silêncio seu impasse:

tudo sabendo, não o aconselhá-lo:
deixá-lo, sozinho, suicidar-se.

Se o conteúdo, ele franze o cenho,
se franzo o cenho, me morde,
afoga-me no meu canal,
me estrangula em meu estreito,
descarta-me do meu desenho,
espreme-me de cima em baixo,
me encurrala no meu istmo.

Com sua parte sã, dispersada,
que já nem sei se ainda existe,
agrupa em mim um regimento
para lutar pela vida:

nosso organismo “caliente”
contra sua coisa fria;
nossa frota dissidente
contra sua real armada.

Entre nosso ódio inútil
e nosso amor impossível,
quero morrer - decido-me –
em plena zona de fogo,
bombardeado por seus mísseis,
senão erradicá-lo para sempre,
fechar, “for ever”, nosso ciclo.

XIV

Não sei do que ele se alimenta, onde habita;

se está dentro ou fora do Planeta;

se é bondoso, pérfido,
se cornudo, perneta,

etéreo, tem corpo...

Sei que existe.

Senta sobre mim, no meu despertar.

Vem no meu café, amarga.

Breve, no meu chá,
tem gosto de sabão.

É tudo o que escrevo e mais:

excede minha verve,
cobra-me correção,
exige as vírgulas nos lugares certos,
é tão impreciso, complexo
(por que não me ensinou como fazê-lo?).

Na sua baba escorrego.

Seguro-o pelo pelo.

Teço-o pouco a pouco, esforço-me.

Torço-o, torce-me,
eu enérgico, ele frouxo,
mas nunca o ajusto na medida,
encontra sempre uma maneira de escapular uma perna,
um braço,
cai por inteiro,
intercepta o próprio ritmo,
ao nascer já me domina,
determina como se quer.

Por convenção, devia obedecê-lo, mas
arranjo uma forma de desencaminhá-lo
para enganá-lo a ele mesmo,
quando aqui, um dia, flatulento, se ler;

de desprestigiá-lo com graça;

com o carinho próprio dele, destruí-lo,
apontando-lhe seu nada, seu quase,
mostrando-lhe que, mesmo sendo como me forjou –
infeliz, marginal –
o domino:

se ele fez meu destino por fora,
usá-lo-ei sempre dentro do meu verbo,
forjar-me-ei, queira ou não, dentro da sua história.

XV

Ele se põe às vezes em um setor que não alcanço.
Sua posição mais constante é fingir-se de difícil,
passar entre mim,
letal, mercuroso,
minar minha resistência com pequeninas coisas,
com os dedos mínimos, beliscar-me a carótida,
matar-me, quem sabe, com um sopro no coração.
Mas, por capricho, não morro.

Gosto de brincar com ele,
ofender seu mecanismo,
deixá-lo um tempo sem rosto,
por minha causa, indeciso,
de si mesmo duvidoso,
sem saber se é cedo ou tarde,
se é macho ou fêmea,
branco ou preto,
herói ou covarde;

misturando o que organiza,
desmontando-o qual relógio,
com uma minúscula pinça.

XVI

Vivo para alimentá-lo
encher o que nele é oco.

Preciso do seu deserto
para sentir-me vivo;

para sentir-me limpo,
frequentar sua carniça.

Precisa sua frialdade,
o meu sangue no pescoço;

sua índole periférica,
do meu fazer conciso;

seu estofo de boneca,
do meu fluxo generoso.

Trabalho para ele,
mas não sei quem é
(para quem trabalho,
o que ele fabrica?)

Na sua máquina sou
peça interrogativa.

XVII

Há muito não o entrevisto,
e acabo de vê-lo agora.

Já desaparece na curva,
seguro-o pela camisa,
mas perco sua memória.

Com ele, tempo não tem.

Em séculos, não vou terminá-lo.

Não sei quando o comecei
- como, por que, para -
se fora de mim existe
ou, coitado, padeça em minha mente:

ele o inocente, eu o culpado;

eu o torturador, ele o torturado;

ele o exilado, eu o incongruente.

E tanto nele, sem conhecer, me aventuro,
que, se um dia quiser saber de quem falo,
não acreditará que não sei
(verdade, juro, é tão ralo,
só lhe conheço os pronomes,
os gordos adjetivos,
e os verbos que usei para encarná-lo).

Dele só tenho, como hipótese, a própria vida,
equação armada para chegar a sua tese;

de concreto, mais nada: nunca vi suas fezes.

Vejo-o com os sentidos ocultos,
já no instante em que me mata,
enquanto me envenena aos poucos

ou me trucidada com o nó da gravata.

Tentei prendê-lo de todas as formas
fi-lo dançar ao som de muitos ritmos,
escolhi para ele tantos vocábulos,
mas ele não é bobo, não veste nenhuma imagem:

nenhuma sintaxe o capta,
nenhuma palavra o fixa.

XVIII

Quero desincumbir-me dele,
libertar-me, morrer
(desesperar já não basta)
apagá-lo de vez da consciência,
mas sou a sua cabeça:
por mim é que ele pensa.

Deverei ser seu exemplo cego,
enquanto ele, consciente, erra?

Assumir, sozinho, todo seu peso?

Ficar, entre ele, vestido, nu?

Conviver com ele nas trevas?

Limpar o ar dos seus exus?

Anular-me, enquanto ele
mais e mais se evidencia,
multiplica-se em visgo,
oficializa seu mal,
toma os corpos,
torna-se geral,
cumpre sua profecia?

Descrucifico-me.

Solto as mãos,
abaixo os braços,
descravo os pés,
retorno ao chão:

de novo, nasço.

Mas, ao meu primeiro olhar,
quem, diante de mim, se afigura?

Quem me re-ensina os primeiros passos?

Quem é que, aos meus ouvidos, zurra,
fede ao meu olfato,
que, em mim, tudo mede, regula
e me desfia, ululante, tudo que eu já sabia?

Ele, o pastoso.

Ele, o papudo.

Ele, o chato.

Ele, o burro.

O mesmo do começo, que nunca aprendeu minhas
lições.

Aquele que sempre me adverte.

O que sempre ouço, mas não ouço.

O que nem é misterioso,
nem por isso se revela;

que percebo no silêncio
da minha extrema pobreza - o pomposo.

O das gordas palavras sem osso.

O calculador sem nexos.

O poderoso do mal.

O pérfido.

O flácido.

O frouxo.

O que me usa, mas não me aprova;

que me valoriza, mas não promove;

que me embaça mas, antes, copia;

tira minha alegria de viver,
impossibilita meus sonhos,
suja na minha poesia;

que, nos perfumes, nauseia;

que é óleo, e eu sou água,

me corre fora das veias.

XIX

Tudo faz crer que o imagino,
que é menos que ficção;

que se registra entre as linhas
dos compêndios de História,
jamais caminhou sob o sol,
apalpei-o, bafejou-me,
esfregou sua cara na minha.

Nunca me escreve.

Nunca me responde.

Há quinze anos atrás,
já morava em outra cidade
(imagine, agora, onde,
que já me mudei tantas vezes,
que já perco, a propósito, seu endereço,
adoeço ao pensar que não existe mais!)

A mágoa que tenho dele é sinistra:

escurece o meio-dia das paisagens,
dissuade meus planos de viagens,
fende o chão, seca as várzeas,
obriga-me ao exílio.

No apartamento, em silêncio,
sob esse quadro na parede,

haverá um seu retrato
ao fundo, subjacente,
sufocado pelos mares,
coberto por bois e verdes,
se é que tenho a ver com isso,
se é que um dia o hei pintado.

Seu retrato abstraído,
por mim desacreditado,
que já não faz diferença,
perde todos os sentidos,
não me toma em compromisso,
já nem me olha na cara
(tem textura de capim)
retira-se dentro do mato,
na penumbra do meu quarto,
pendurado como tralha,
simbolizando seu fim.

Como não posso resolvê-lo
como ele é incontrolável,
resolvo abandoná-lo agora
de uma forma abortada,
como ele fez comigo:
dando um nó no seu umbigo,
entregando-o à própria sorte,
largando-o ao próprio destino,
cortando-o num golpe abrupto;

fingindo que lhe aderi,
abrindo a porta pra ele,
trancando-o fora de mim.

Deixando-o mal, em suspenso,
com uma metade exposta,
a outra dentro do útero.

Nem morto, nem vivo:
entalado no tempo,
encarcerado em um livro.

Já nem tão duro:

dependente dos meus olhos
para enxergar no escuro.

Nem tão sério e perigoso,
mas vulnerável ao meu gozo,
ao meu morrer-de-ri.

A um infarto do miocárdio
pelo meu escárnio.

Com sua mente escolar,
proibido de gerir.

Sem poder ir à casinha
fazer seu pipi.

*Texto publicado em livro em 1984
Editora João Scortecci
São Paulo – Brasil*

Waldo Motta

MER DE TANT DE SANG ET DE FIEL

Mer de tant de sang et de fiel,
amère mer, mer cruelle,
où irons-nous rencontrer
la terre de lait et de miel?

Plus les vents parlent
de la mystérieuse terre,
plus l'âme vacante,
en la cherchant, s'égare.

Plus nous déambulons,
De-ci de-là, de par la terre,
en quête de la terre sans mal,
plus nous serons loin
de notre destin réel.

MAR DE TANTO SANGUE E FEL

Mar de tanto sangue e fel,
mar amaro, mar cruel,
onde hemos de encontrar
a terra de leite e mel?

Quanto mais os ventos falam
da misteriosa terra,
tanto mais a alma errante
em procurá-la, erra.

Quanto mais perambulamos,
de léu em léu, pela terra,
atrás da terra sem mal,
tanto mais longe iremos
de nosso destino real.

RAVISSEMENT

Ô Dieu serpentecôtal
qui habitez les monts gémeaux
et qui avez fait de mon cul
le trône de votre royaume,
ô le saint, le saint esprit
qui, en amour, nous forgez,
fellez-moi de vos langues,
attisez en moi votre flamme,
les grâces de la jouissance
des régals que vous cachez
dans le paradis du corps.

ENCANTAMENTO

Ó Deus serpentecostal
que habitais os montes gêmeos,
e fizestes do meu cu
o trono do vosso reino,
santo, santo, santo espírito
que, em amor, nos forjais,
felai-me com vossas línguas,
atiçai-me o vosso fogo,
dai-me as graças do gozo
das delícias que guardais
no paraíso do corpo.

RELIGION

La poésie, c'est ma
sacro-sainte écriture,
croisade évangélique
que je déflagre depuis cette chaire.

Elle seule me sauvera
de la gueule du gouffre.
Je ne dis pas comme pont
qui me relie
à quelque ciel lointain,
mais juste comme passerelle,
lien d'attache à des "moi" inconnus.

RELIGIÃO

A poesia é a minha
sacrossanta escritura,
cruzada evangélica
que deflagro deste púlpito.

Só ela me salvará
da guela do abismo.
Já não digo como ponte
que me religue
a algum distante céu,
mas como pinguela mesmo,
elo entre alheios eus.

JEUX SÉRIEUX

Par amour je suis maître et valet
de celui que j'aime, et je le talonne,
et me vautre dans la boue

en faisant face à tout danger.
Si j'aime vraiment celui que j'aime
je deviens mon propre ennemi,

car j'ai tué celui qui mourut en moi
en me livrant sans merci
à la meule qui m'a moulu.

Seul peut aimer qui fit moudre
à l'amoureuse meule son moi
et renaquit de sa poudre.

AS BRINCADEIRAS SÉRIAS

Por amor, sou aio e amo
de quem amo, e o persigo,
me abomino na lama,

enfrento qualquer perigo.
Se amo mesmo quem amo
sou meu próprio inimigo,

pois matei o que morreu
em mim ao me dar sem dó
à mó que moeu meu eu.

Só pode amar quem moeu
seu eu na amorosa mó
e desse pó renasceu.

.

Líria Porto

PARANOÏDE

plein soleil je me courbe
(en avant je regarde de côté)
prends l'ombre à mes pieds
les chausse
habille les jambes les hanches
(l'ombre me serre plus
que le jeans)
couvre poitrine épaules dos
lève les bras
(les doigts collés à elle)
passe par-dessus la tête
fais un noeud sur le midi
(maintenant on ne me trouve plus)

PARANOICA

sol a pino eu me curvo
(antes olho para os lados)
pego a sombra sob os pés
calço-os
visto as pernas os quadris
(a sombra aperta mais
que a calça jeans)
cubro peito costas ombros
ergo os braços
(dedos grudados nela)
passo-a pela cabeça
dou um nó no meio-dia
(agora ninguém me acha)

Maria José Limeira

LES SEPT PORTAILS DE L'ÉTERNITÉ

Un conte de Maria José Limeira

Je viens ici, messieurs, déposer ma vie. Dans ce bureau général d'enregistrement de titres et de valeurs, je laisse un legs qui pèse comme l'ombre d'un vampire par une nuit de pleine lune.

Je laisse mon corps, meuble inutile, et mon âme sans dignité apparente, contaminée par le mal qui m'a été donné, qui s'est sournoisement installé, ensuite s'est répandu comme une tumeur inguérissable et m'a toute prise, comme un regret insupportable et le souvenir admirable d'un temps qui s'est effacé.

Parfaitement encadrée dans les paramètres du malaise de la santé mentale, me voici, pour faire cette donation incommensurable de mes douleurs morales, de ma chute fatale devant l'horreur indicible de vivre dans les limites possibles et imaginaires du non-être.

Appelez le notaire et n'hésitez pas devant mon insistance entre ces quatre murs de meubles anciens et de papiers cloués, en dictant la valeur réelle des choses mortelles liquidées en échange d'argent, et d'autres marchandises en plus dont les noms me touchent comme des pointes d'épingles embrassées.

Où est le tabellion?

Combien coûte une confession?

Je suis venue ici, messieurs, pour donner mon corps, meuble qui resterait aux vers s'il n'avait été brûlé en temps utile, les cendres éparpillées aux quatre vents, comme un miracle.

J'y suis venue pour distribuer la chair à qui n'y avait pas eu droit en vie, la goutte de mon sang en transfusion meurtrie, l'éclat de mes yeux qui s'efface à l'ultime instant, les dents saines, les ongles rongées dans le désespoir, la force de mon ventre en convulsion.

J'ai ma douleur, et non pas des armes à tuer. Je porte de la tendresse, et non pas de la violence à pousser.

Je porte l'amour, et non pas des drogues à tromper. J'ai des fleurs et des parfums, et non pas de la douleur à répandre.

Mon cœur dépecé en sang glisse en mille débris le long du marais, où est resté mon cadavre. Déchire le ventre du fleuve, qui s'ouvre comme utérus et mamelle, pour enterrer bonheur et rêve.

Sous le soleil, reluisent des restes de bouteilles et d'étain, retailles de la vie, poupées démembrées, sexes émiétetés, La boue s'accommode à l'impossible.

Mes yeux sont pleins de choses pourries. Je rejette sur le bord la violence bruyante, horreurs, désaffections.

Mon cœur est une carcasse de sens enfouis.

Mon cœur est un colosse d'amours dépayées.

Mon cœur s'anéantit sur les pentes du chemin, entortillé dans le miel et dans le vin.

Mon cœur hante ma vie faite en éclats.

Mon cœur se sphacèle. Mon cœur éclate. Mon cœur s'enfouit.

Mon cœur hanté. Mon cœur dépayé.

Les fleurs ont flétri dans la sécheresse de mon jardin où poussent des plantes sauvages, âpres comme les visages des clochards délogés de chez eux au petit jour.

Comment puis-je regarder en face la faible lueur de l'horizon, quand vient l'aube, s'il n'y a pour moi qu'une nuit immense qui me couvre comme un linceul, et moi j'ai froid.

OS SETE POTAIS DA ETERNIDADE

Conto de Maria José Limeira

Eu venho aqui, senhores, depositar a minha vida. Neste cartório geral de registro de títulos e valores, deixo um legado que pesa como a sombra de um vampiro em noite de lua cheia.

Deixo meu corpo, que é traste inútil, e minha alma sem dignidade aparente, contaminada pelo mal que me foi doado, doença que sutilmente se instalou, em seguida se alastrou como tumor incurável e tomou-me toda como uma saudade insuportável e a lembrança admirável de um tempo que se apagou.

Perfeitamente enquadrada dentro dos parâmetros do mal-estar da sanidade mental, aqui estou, para fazer esta doação incomensurável das minhas dores morais, da minha queda fatal diante do inominável horror de viver dentro dos limites possíveis e imaginários do não-ser.

Chamem o escrivão e não vacilem ante minha insistência entre essas quatro paredes de móveis antiquados e papéis pregados, a ditarem o valor real das coisas mortais liquidadas a troco de dinheiro, e outras mercadorias mais de nomes vários que me tocam como pontas de alfinetes incendiadas.

Onde está o tabelião?

Quanto vale uma confissão?

Eu vim aqui, senhores, doar meu corpo, traste que ficaria aos vermes não fosse queimado em tempo hábil, as cinzas espalhadas aos quatro ventos, como um milagre.

Eu vim distribuir a carne a quem não tivera direito em vida, a gota meu sangue em transfusão doída, a luz dos meus olhos que se apaga num último instante, os dentes são, as unhas escalvradas em desespero, a força do meu ventre em convulsão.

Tenho minha dor, e não armas para matar. Trago ternura, e não violência para empurrar. Eu carrego amor, e não drogas para enganar. Tenho flores e perfumes, e não sofrimento para espalhar.

Meu coração despedaçado em sangue desliza em mil destroços pelo mangue, onde ficou o meu cadáver.

Rasga o ventre do rio, que se abre como útero e mama, para enterrar felicidade e sonho.

Sob o sol, brilham restos de garrafas e latarias, retalhos de vida, bonecas desmembradas, sexos esmigalhados, seios. A lama se acomoda ao impossível.

Meus olhos estão cheios de coisas podres. Vômito na margem a violência ruidosa, assombrações, desafetos.

Meu coração é um arcabouço de sentidos soterrados.

Meu coração é um colosso de amores desterrados.

Meu coração se esfacela nas ladeiras do caminho, enrodilhado em mel e vinho.

Meu coração assombra minha vida estilhada.

Meu coração se esfacela. Meu coração se estilha. Meu coração se soterra.

Meu coração assombrado. Meu coração desterrado.

As flores murcharam na seca do meu jardim onde crescem plantas selvagens, ásperas como as faces dos flagelados, favelados despejados de suas casas às primeiras horas do dia.

Como posso olhar, de frente, a tênue luz do horizonte, quando chega a madrugada, se para mim há uma noite

Déprotégée. Sans-abri. Au hasard de Dieu.
 J'ai le cœur dépecé et le rire amer.
 Quatre parois taillées dans le sang du couchant me dévorent. Dehors rugit l'oiseau brodé en lettres d'or.
 (Ronfle, ronfle. Emmène dans tes bras le fils décimé dans l'existence du coq qui chante l'heure).
 Entre les sept portails de l'éternité, la plaine est comble, la prairie à moitié. Le vent passe et bruit dans la touffe des arbres.
 Sous sept capes de secrets se cachent sept voiles de divergence, des os, des cercueils de vengeance d'où tombent sept doigts tronqués.
 (L'enfant morte défile dans l'avenue, enveloppée de chiffons souillés et de bandages où macèrent le crâne et la chair).
 Ici, le sort n'est que tourment et feu. C'est tomber en râlant avant tout cri.
 S'évanouir dans le sang d'un ciel maudit qui frôle et renifle dans ce jeu.
 (Le camion sombre dans la route, tourne en roulant dans les confins de l'oubli, les pièces restantes de cet enterrement).
 Sur la longue route, plein soleil, la foule résiste aux éclats, promet une rébellion et ouvre ses bras et tombe de faim et de soif d'alambic.
 (Lumière, plutôt désespoir que promesse, ici, sur le sol sec qui vibre, il y a des restes du passage de l'espérance).
 Je me hausse dans l'espace sidéral sans ceinture de sécurité, sans aujourd'hui ni demain, un simulacre de nourriture, qui est le café rare remuant dans l'estomac, enroulant les idées, entretenant la longue attente de faire qui m'arrache vers le sommeil.
 C'est du crépuscule qui envahit la nuit. Le fardeau de la journée s'enroulant aux épaules comme l'étreinte ténébreuse de la mort qui me guette dans chaque coin.
 À chaque tournant de la route, je m'élance dans le cri de surprise des enfants affamés, qui roulent de grands yeux en ouvrant tout grand leurs bouches édentées.
 Depuis longtemps elle m'afflige, cette douleur silencieuse qui se niche entre mes bras à l'ombre des baïonnettes, dans la cathédrale assiégée.
 Ça me berce de rêver les yeux fermés, quand le vaisseau atteint le sol, en haletant comme un train en retard sur l'horaire.
 Blottie dans les méandres de la foule, cachée dans l'anonymat, je rêve.
 Me voici, messieurs, errant entre deux mondes comme un condamné sans pardon, à qui l'on n'a pas permis d'énoncer le dernier souhait, qui n'a même pas eu droit au baiser avant de plonger dans l'extrême obscurité.
 Ce reste de corps humain déformé vient dicter, devant le jugement dernier de toute chose dans le monde, son cri.
 Des larmes de sang déversées sur les murs où tous les malheureux ont prononcé des protestations jamais plus entendues, qui sont morts pour toujours en ébauchant le dernier geste. Des cadavres enfouis dans des fosses communes, mêlés de misère, de faim, de mots détournés, de tumeurs malignes qui se sont parsemées, de cœurs démesurés électrocutés, de sexe.
 Je viens déposer ici des mots amers, qui se cachent dans les vieux papiers moisis, mêlés de quittances et de notes, d'anciennes notices policières et administratives publiées dans des journaux froissés, mal digérés, rongés et vomis par l'ombre des rats qui se promènent entre les restes de l'humanité.
 Me voici, parmi des documents de malversation des biens publics et privés, où tomba le paysan criblé de balles et mitraillé dans ses espoirs abattus par la haine.
 Je porte dans mes bras les fils de la misère industrialisée, qui tue fleuves et fontaines, légions d'enfants effrayés, aux yeux tristes ouverts tout grand, générés dans le désespoir de la faim, qui, depuis les huit ans, empoignent des

imensa que me cobre como mortalha, e eu sinto frio. Ao desabrigo, ao desamparo, ao Deus dará. Trago o peito despedaçado e o riso amargo.
 Quatro paredes lavradas no sangue do entardecer me devoram. La fora, ruge o pássaro engalanado em letras de ouro.
 (Ronca, roncador. Carrega nos braços o filho dizimado na existência do do galo que canta a hora).
 Nos sete portais da eternidade, a planície é cheia, a campina é meia. O vento passa e barulha na copa das árvores.
 Debaixo de sete capas de segredos se escondem sete véus de discrepância, ossos, ataúdes de vingança, e caem decepados sete dedos.
 (A criança morta desfila na avenida envolvida em panos sujos e fitas que lhe maceram crânio e carne).
 Aqui, a sorte é sofrimento e fogo. É cair estertorado antes de qualquer grito. Esvair-se em sangue de maldito céu que roça e funga nesse jogo.
 (O caminhão naufraga na estrada, roda rolando em fins de esquecimento, Quatro paredes lavradas no sangue do entardecer me devoram.).
 Em estrada longa, sol a pique, resiste a multidão aos estilhaços. Promete uma revolta e abre os braços e cai de fome e sede em alambique.
 (Luz, mais desespero que promessa, aqui, no chão seco que vibra, há uns restos de passagem da esperança).
 Viajo-me em espaço sideral sem cinto de segurança, sem hoje nem amanhã, um simulacro de comida, que é o café ralo sacolejando no estômago e enrolando ideias, a atravessar o longo tempo de fazer que me arrasta para o sono.
 É crepúsculo que se adentra pela noite. É fardo do dia enroscando-se nos ombros como o abraço tenebroso da morte que me espreita em cada esquina.
 Em cada curva da estrada lanço-me ao grito de surpresa nos grandes olhos arregalados de crianças famintas que escancaram bocas desdentadas.
 Aflige-me, há muito tempo, essa dor calada, que se aninha entre meus braços à sombra das baionetas na catedral sitiada.
 Embala-me sonhar de olhos fechados, enquanto a nave pisa o chão, resfolegando como trem no atraso do horário.
 Aconchegada nas curvas da multidão, escondida no anonimato, eu sonho.
 Aqui estou, senhores, vagando entre dois mundos, como um condenado sem perdão, a quem não foi permitido enunciar o último desejo, e nem mesmo teve direito ao beijo, antes de mergulhar na extrema escuridão.
 Esse resto de corpo humano deformado vem ditar, perante o juízo final de todas as coisas do mundo, seu grito. Lágrimas de sangue despejadas nas paredes onde todos os sofridos anunciaram protestos nunca mais ouvidos, que morreram para sempre ao esboçarem o último gesto.
 Cadáveres soterrados em valas comuns, misturados a miséria, fome, palavras desencontradas, tumores malignos que se alastraram, corações descomunais electrocutados, sexo.
 Venho depositar aqui palavras amargas, que se escondem entre velhos papéis mofados, misturados a recibos e notas, antigas notícias policiais e administrativas publicadas em jornais amarfanhados, mal digeridos, carcomidos e vomitados pelas sombras dos ratos que passeiam entre os restos da humanidade.
 Aqui estou, entre documentos de malversação dos bens públicos e privados, onde caiu o camponês varado de balas e metralhado em suas esperanças abatidas pelo ódio.
 Carrego nos meus braços os filhos da pobreza industrializada, que mata rios e fontes, legiões de meninos assustados, de olhos tristes e esbugalhados, gerados no desespero da fome, que, aos oito anos de idade, empunham

armes contre le monde qui leur a offert, au lieu du gâteau d'anniversaire et de berceuses, l'hymne de la déroute prématurée, qui perdure encore.

Je suis cette fille-là égarée dans les nuits des quartiers du faubourg, qui frappait aux portes des maisons où les gens étaient heureux et n'avaient pas de quoi se soucier, et qui répondaient à ses appels avec de sonores injures, et quand mes supplications devenaient excessives, lâchaient contre moi leurs chiens, alors que mon froid était insupportable, ma révolte silencieuse, et je retournais à ma maison – qui n'existait pas – tellement accablée, et soudain, j'avais envie de mourir, mais ne savais pas comment, puisque la vie était devenue un lourd fardeau.

Je suis ce mec-là de quinze ans qui rêvait de femmes charmantes et de voitures de luxe, tandis qu'il écoutait, sur la place du peuple, à la radio de l'auto du patron, des chansons dolentes d'Amérique latine, et qui avait fait de ses pauvres haillons de laveur de chars ordinaires des habits de prince de première classe, et comme dans un grand bal, il mangeait, dans un banquet copieux, tous les mets auxquels il n'avait jamais eu droit, et tout cela dégorgeait dans les bras de deux policiers tortionnaires, dans la dense forêt du plateau, où la douleur et le cri ont été des mots vains qui ensevelirent tous les lendemains.

Je suis la jeune fille pauvre et résignée, qui avait fini l'université de la vie, si douloureuse, et qui portant sa bague au doigt – l'étrange créature – entra timidement dans l'édifice de l'or pour saisir son rare bijou, ayant reçu en réponse le rire de dérision qui étale la vérité dure et sèche "Rien ne vaut", et qui sortie tête basse et pensive, s'est perdue dans le vacarme de la ville et ne fut plus jamais revue.

Je suis l'adolescent noir, blanc, qui s'éprit éperdument de sa jeune mère, et elle reluisait à ses yeux comme une étoile incandescente, et le monde autour de lui, qui en même temps devenait beau et ravissant, devenait aussi triste et laid, puisqu'il y avait beaucoup de gens soucieux qui gardaient la chasteté comme un trésor, et puisqu'il voulait s'épanouir, s'envoler comme un papillon de par le monde et réaliser avec sa propre mère l'amour des comblés, alors que sa vie se transforma en un rosaire d'événements tragiques, jusqu'à l'étrangler, un jour, dans une corde qui se balançait dans le ciel, et ses yeux dévorés par les vautours, même après sa mort, accusaient encore sa mère de tout son malheur.

Je suis la femme passionnée, qui abandonna un mari, ses fils et un foyer déprotégé des âpretés du monde, en quête du fulgurant trapéziste de cirque, qui rangea ses malles, le lendemain, et quitta la ville comme s'il avait commis un crime hideux, et quand la pauvre femme arriva à l'endroit de la grande tente armée, à la recherche de son bien aimé, le tablier encore attaché à la ceinture, comme s'il composait son habit, il ne restait là qu'un peu de fumée dans le bûcher effacé à la hâte, et le cirque au loin, et elle regarda perplexe de tous côtés, comme victime d'un grand leurre, et essaya de retourner à ses enfants, comme si elle craignait de les perdre pour toujours, mais soudain il fit nuit, et sur la route au-devant, pleine de voitures en pleins phares, les chauffeurs lui faisaient signe comme s'il l'avaient connue depuis de longues années, et elle n'était qu'une femme éprise trainant sa valise, le tablier encore accroché à la ceinture, une pauvre créature qui alla de l'avant et qui n'a plus jamais pu retourner chez elle, vexée de sa hardiesse et des taches empreintes sur son habit, qui ne se sont jamais effacées.

Je suis cet étudiant-là resté en arrière, dans la poussière du temps, qui causait avec moi sur les bancs des places et des jardins jusqu'aux hautes heures de la nuit, en faisant des plans irréalisables, en racontant des faits jamais arrivés, en mentant pour arracher le rire, en pleurant pour attirer

armas contra o mundo que lhes ofereceu, ao invés do bolo de aniversário e canções de ninar, o hino da derrota prematura, que ainda perdura.

Eu sou aquela menina perdida nas noites dos bairros da periferia, a bater palmas nas portas das casas onde as pessoas eram felizes e não tinham com que se incomodar, e respondiam aos seus apelos com sonoros insultos, e quando minhas súplicas eram demais, soltavam sobre mim cães e pardais, e meu frio era insuportável, minha revolta calada, e eu voltava para a casa – que não existia – tão acabrunhada, e, de repente, tinha vontade de morrer, mas não sabia como, pois viver se tornara pesado fardo.

Eu sou aquele garotão de quinze anos que sonhava com mulheres vistosas e carros de luxo, enquanto ouvia, na praça do povo, o toca-fitas do automóvel do patrão emitindo canções dolentes de Latinoamérica, e de seus pobres andrajos de lavador de carros barato, fez roupas de príncipe de primeira classe, e como num grande baile, comia, num luto banquete, todas as iguarias a que nunca tivera direito, e tudo foi desagrar nos braços de dois policiais torturadores, na densa mata do altiplano, onde dor e grito foram palavras vãs que sepultaram todos os amanhãs.

Eu sou aquela moça pobre e sofrida, que cursou a universidade da vida, tão dolorida, que cursou a universidade da vida, tão dolorida, e com o anel de formatura no dedo – estranha criatura – entrou sorrateira no estabelecimento do ouro para empenhar sua joia rara, e recebeu como resposta o riso de escárnio que alardeia a verdade dura e seca "Nada vale", e saiu cabisbaixa e pensativa, perdeu-se no burburinho da cidade e nunca mais foi vista.

Eu sou aquele adolescente negro, branco, que se apaixonou perdidamente pela sua jovem mãe, e ela brilhava aos seus olhos como estrela incandescente, e o mundo ao redor, ao mesmo tempo em que se tornava belo e maravilhoso, ficava também triste e feio, porque havia muitas pessoas cuidadosas, que guardavam a castidade como tesouro, e ele queria expandir-se, voar como borboleta pelo mundo e realizar com sua própria mãe o amor dos felizes, mas a vida transformou-se então num rosário de acontecimentos trágicos, até estrangulá-lo, um dia, numa corda que se balançava no céu, e os seus olhos devorados pelos urubus, depois da morte, ainda acusavam a mãe de toda a sua infelicidade.

Eu sou aquela mulher apaixonada que abandonou marido, filhos e um lar desprotegido das agruras do mundo, atrás do trapezista fulgurante do circo, que arrumou a mala, no dia seguinte, e abandonou a cidade como se tivesse cometido um hediondo crime, e quando a dona de casa chegou ao local da grande tenda armada, em busca do seu amado, o avental ainda amarrado à cintura, como se fizesse parte da sua indumentária, nada mais restava, a não ser um pouco de fumaça no fogo apagado às pressas, e o circo longe, e ela olhou perplexa para todos os lados, como vítima de um grande logro, e tentou voltar para seus filhos, como se temesse perdê-los para sempre, mas anoiteceu de repente, e, na rodovia adiante, passavam muitos carros de faróis altos, cujos motoristas acenavam para ela como se a conhecessem de longos anos, e ela era apenas uma mulher apaixonada, de mala na mão e avental amarrado na cintura, uma pobre criatura que seguiu adiante e nunca mais pode retornar à sua terra natal, envergonhada de sua ousadia e das manchas afixadas no seu traje, que jamais se apagaram.

Eu sou aquele estudante que ficou para trás, na poeira do tempo, que conversava comigo nos bancos das praças e jardins até altas horas da madrugada, planejando sonhos irrealizáveis, contando fatos nunca ocorridos, mentindo para arrancar o riso, chorando para sentir a compaixão da humanidade, clamando amores impossíveis,

la compassion de l'humanité, en clamant des amours impossibles, en convoquant le peuple à la lutte armée contre toute forme d'oppression, en récitant des vers en hommage à la vie, et toutes ces choses délicieuses que les collègues faisaient par simple camaraderie débouchaient ensuite dans une fête bruyante au bord de la mer, où nous allions déverser nos chagrins fleuris et chercher dans l'aube une raison de plus pour vivre.

Je suis cet homme-là qui remâcha une solitude féroce et inconsequente pendant toute son existence, qui s'enferma quelque nuit dans une chambre d'hôtel de cinquième catégorie, empoigna un revolver rouillé contre sa propre tête, ferma les yeux et pressa la détente, en se souvenant après qu'il avait oublié d'y placer les balles, et cela lui causa un dégoût tellement effroyable, qu'il se coucha juste là et mourut doucement, sans laisser aucune explication.

Je suis cette vieille femme-là, pâlie, aux cheveux grisonnants, aussi fragile qu'une plante sauvage desséchée au milieu du jardin, qui dans la hâte de monter dans l'omnibus surchargé, tomba sur le demi-fil de l'embarcadere, et qui, ayant été secourue par un monsieur au regard sage et indigné, qui l'emmena dans ses bras auprès du receveur, même triste et flétrie, les mains sanglantes et les plaies apaisées, paya fièrement le billet et s'arrêta en attendant la monnaie qui ne lui fut pas rendue par le receveur mal élevé – le malheureux – et quand elle réclama son dû, le receveur dit qu'il ne l'avait pas, et elle, encore fière, quoique fragile, rétorqua "Mais vous devriez l'avoir", ce qui suffit pour qu'elle reçoive en retour des coups de poing et de pied, allant s'accommoder dans un des premiers fauteuils, les yeux tristes et résignés, et encore fière, quoique fragile, se retournant et s'écriant "Pourquoi?", ce qui provoqua un grand embarras chez les passagers du véhicule bondé, et lorsqu'elle descendit de l'omnibus, après de longues heures de voyage inconfortable, je la vis qui pleurait, léchant les blessures de la vie du haut de ses soixante dix ans bien réfléchis.

Je suis ceux-là qui se sont suicidés, après avoir perdu le sens de la vie, en ingérant des doses massives de Cybalena, Melhoral, Sedandrômaco, Ansilive, Dienpax, Diazepan, Somalium et Serenium, ou en se jetant du onzième étage des édifices publics et privés, et lorsqu'ils se sont réveillés, trois jours après, dans un lit d'hôpital, après avoir émergé du coma, où le néant leur en avait appris plus long que la vie, ont fait des excuses aux infirmières et aux médecins qui les entouraient, leurs promettant de ne plus faire ça, et ont découvert – ébahis – que les gens qu'ils avaient voulu atteindre avec leur geste affolé n'existaient plus, et que le monde entier n'était qu'un fil rare et subtil oscillant dangereusement entre la folie, la lucidité et la mort, et tout retournait à son état normal après le traitement psychiatrique compétent.

Je suis ceux qui se sont suicidés et ceux qui sont morts d'inanition.

Je suis le survivant de la guerre nucléaire.

Je suis le prisonnier politique échappé et rattrapé, dont les familiers ont subi de terribles humiliations, lorsque tous – même les enfants – ont été obligés de se dénuder dans le commissariat, au plein du jour, pour servir d'objets sexuels à des policiers corrompus, à des tarés et à des anormaux, et le détenu obligé de tout regarder, sans pouvoir même fermer les yeux, car il était menacé.

Je suis la tristesse de l'exilé.

Je suis encore le leader syndical acclamé par les masses dans les villes et dans la campagne, qui parcourait le pays avec des voitures empruntées, en mobilisant le peuple pour les grandes décisions, qui a terminé ses jours dans un marché public, aveugle et gonflé, en demandant la charité aux passants, qui ne le regardaient même pas, mourant ensuite de tant boire de la "cachaça".

conclamando o povo para a luta armada contra toda e qualquer forma de opressão, recitando versos em homenagem à vida, e todas essas coisas deliciosas que os colegas faziam por simples companheirismo, depois se transformariam em grande e ruidosa festa à beira-mar, onde íamos desaguar nossas magos floridas e buscar no amanhecer mais um motivo para viver.

Eu sou aquele homem que mastigou uma solidão feroz e Inconsequente, durante toda a existência, e trancou-se, numa noite, num quarto de hotel de quinta categoria, e armou seu punho com um revólver enferrujado na direção da sua própria cabeça, fechou os olhos e acionou o gatilho, para depois se lembrar que havia esquecido de colocar as balas, e isso lhe causou um desgosto tão medonho que, ali mesmo, deitou-se, e morreu serenamente, sem deixar qualquer explicação.

Eu sou aquela velhinha pálida, de cabeça esbranquiçada, frágil como uma planta selvagem esganiçada no meio do jardim, que na pressa de subir no transporte coletivo superlotado, caiu no meio-fio da calçada, e foi amparada pelo senhor de olhar sisudo e indignado, que a carregou ao colo e colocou-a nos braços do cobrador, e ela triste, amassada, as mãos sangrando e as feridas serenando, pagou orgulhosa a passagem e ficou esperando o troco do dinheiro que não veio, na luta do funcionário mal-educado de olhar furibundo – o desgraçado – e quando ela exigiu o troco, o cobrador disse que não tinha, e ela, ainda orgulhosa, embora pálida, respondeu "Mas devia ter", o que foi suficiente para receber, de volta, pontapés e palavrões, e foi sentar-se lá no banco da frente, com seus olhos tristes e resignados, e ainda orgulhosa, apesar de frágil, virou-se para trás e gritou "Por quê?", o que provocou grande constrangimento aos passageiros no ônibus superlotado, e quando depois de longas horas de viagem desconfortável, desceu do transporte e tomou rumo ignorado, eu a vi chorando enquanto lambia as feridas da vida, no alto de seus setenta anos bem pensados.

Eu sou aqueles que tentaram se suicidar, quando perderam o sentido da vida, ingerindo doses maciças de Cybalena, Melhoral, Sedandrômaco, Ansilive, Dienpax, Diazepan, Somalium e Serenium, ou mesmo despencando do décimo primeiro andar de edifícios públicos ou privados, e quando despertaram, três dias depois, no leito do hospital, após emergirem do estado de coma onde o nada lhes ensinara mais do que a própria vida, pediram desculpa a enfermeiras e médicos que os rodeavam, prometeram não fazer mais, e descobriram – espantados – que as pessoas a quem queriam magoar com o gesto tresloucado não existiam mais, e o mundo todo era um fio tênue e sutil, oscilando perigosamente entre a loucura, a lucidez e a morte, e tudo voltava ao seu estado normal depois do competente tratamento psiquiátrico.

Eu sou os que se suicidaram e os que morreram de inanção.

Eu sou o sobrevivente da guerra nuclear.

Eu sou o preso político que fugiu da cadeia, foi recapturado, e seus familiares passaram vexames terríveis quando todos – até as crianças – foram obrigados a se despirem em plena delegacia de polícia, sol a pique, ao meio-dia, servindo de objetos sexuais para policiais corruptos, tarados e anormais, e o detento assistindo a tudo obrigado, sem poder nem mesmo fechar os olhos para não ver, porque estava ameaçado.

Eu sou a tristeza do exilado.

Eu sou também o líder sindical aclamado pelas massas nas cidades e nos campos, que percorria o país em automóveis emprestados, mobilizando o povo para as grandes decisões, e terminou seus dias no mercado central, cego e inchado, pedindo esmola a passantes que nem o olhavam, e depois morreu à míngua de tanto beber cachaça.

Je suis le noir pris en esclavage et, plus tard, libre; l'indien décimé et, après, ressuscité; le peuple brésilien escroqué et toujours trompé.

Je suis la victime des soi-disant crimes passionnels pour la défense de l'honneur.

Je suis celle-là qui abandonna ses familiers au Brésil pour visiter Cuba et baiser les jolis yeux de Fidel Castro.

Je suis la jeune fille détenue en flagrant, en essayant de tuer son amant qui l'exploitait, le garçon dopé qui gîtait chez les mineurs abandonnés et fut violé, le criminel sans loi, la maison vide envahie par les inondations, la terre ravagée par la sécheresse, l'ordure qui s'entasse dans les consciences, le manque de patience, la prison et la liberté, la bête dangereuse encagée, l'oiseau qui s'envole et qui chante, la salle des pas-perdus dans le tribunal du désespoir, le tir inexplicable qui résonne à l'aube, le passant désœuvré, la femme désirée, le rêve écrasé, la sainte mère crucifiée, le puits des souhaits frustrés, le chaos, le gâchis, le cri qui sonne dans la nuit comme une alarme aux insouciantes, l'astronaute solitaire, la planète Terre isolée, la misère humaine mise en lumière, terreur, sorcellerie, désespoir et désolation, je suis.

Me voici, messieurs, pour déposer ma vie. Dans ce bureau général d'enregistrement de titres et de valeurs, qu'on enregistre cette donation: une ombre de vampire dans une nuit de pleine lune; une tumeur maligne qui s'est installée et qui s'est répandue; un regret insupportable; le souvenir admirable d'un temps qui s'est effacé; les cendres de mon corps répandues par le vent; la goutte de mon sang en transfusion meurtrie; l'éclat de mes yeux qui s'efface dans l'ultime instant; les dents saines; les ongles rongés dans le désespoir; la force de mon ventre en convulsion; la douleur, et non pas de drogues pour tromper; des fleurs et des parfums; et non pas la douleur; mon cœur dépecé, sphacélé, brisé, enfoui, hanté et dépaycé; des plantes sauvages et âpres; l'horizon et l'aube; linceul, fleuve, délogement et désolation; le cœur déchiré et le rire amer; les sept portails de l'éternité; les sept capes de secrets; les sept voiles de divergence; les sept doigts tronqués; l'enfant mort qui défile dans l'avenue; la lumière, plutôt désespoir que promesse; l'espace sidéral sans ceinture de sécurité; les grands yeux des enfants affamés ouvrant tout grand des bouches édentées; l'ombre des baïonnettes dans la cathédrale assiégée; bonheur et rêve; les débris du marais où est resté mon cadavre; utérus et mamelle; choses pourries; fantômes; désaffections; restes de bouteilles et d'étain; retailles de la vie; poupées démembrées; sexes émiettés; seins; les pentes du chemin; l'oiseau emplumé et les lettres d'or; le coq qui chante l'heure; les traces du passage de l'espérance; le condamné sans pardon; les restes de ce corps humain déformé; les protestations jamais plus entendues; de vieux papiers moisis; d'anciennes notices policières et administratives publiées dans des journaux; des rats; les fils de la misère industrialisée; légions d'enfants épouvantés; les yeux tristes et ouverts tout grand; la chasteté et le trésor; la bague de doctorat; les femmes bien roulées et les chars de luxe; la musique nord-américaine; les chansons dolentes d'Amérique latine; des chiffons et des habits de première classe; des mots vains; tous les lendemains; le trapéziste fulgurant du cirque; la grande tente armée; la femme éprise; le camarade d'école resté en arrière; les hautes heures de la nuit; les rêves irréalisables; la lutte armée; l'hommage à la vie; la mère célibataire et les fils sans père; la solitude féroce et inconsequente; le manque d'explication; la jeune fille prise en flagrant; le garçon violé; le criminel sans loi et la maison vide; la terre ravagée et l'ordure qui s'entasse; le manque de patience et la prison; la bête encagée et l'oiseau qui vole et qui chante; la salle des pas-perdus dans le tribunal du désespoir; le tir à l'aube et le passant désœuvré; la

Eu sou o negro escravizado e depois livre, o índio dizimado e logo ressuscitado, o povo brasileiro espoliado e sempre enganado.

Eu sou a vítima dos chamados crimes passionais em defesa da honra.

Eu sou aquela que abandonou seus familiares no Brasil para visitar Cuba e beijar os lindos olhos de Fidel Castro.

Eu sou a menina-moça presa em flagrante ao tentar matar o amante quea explorava; eu sou o menino dopado que dormiu na casa dos menores abandonados e foi deflorado; eu sou o criminoso sem lei, a casa vazia invadida pelas cheias, a terra devastada pela seca, o lixo que se acumula nas consciências, a falta de paciência, a cadeia e a liberdade, o animal perigoso enjaulado, o pássaro que voa e canta, a sala de espera no tribunal da desesperança, o tiro inexplicável soando na madrugada, o transeunte desocupado, a mulher desejada, o sonho esmagado, a santa mãe sacrificada, o poço dos anseios frustrados, o caos, a desordem generalizada, o grito que ressoa dentro da noite como alerta aos desavisados, o astronauta solitário, o planeta Terra isolado, a miséria humana estampada, terror, bruxaria, desespero e desolação, eu sou.

Aqui estou, senhores, para depositar a minha vida. Neste cartório geral de registro de títulos e valores, registre-se esta doação:

Uma sombra de vampiro em noite de lua cheia; um tumor incurável que se instalou e se alastrou; uma saudade insuportável; a lembrança admirável de um tempo que se apagou; as cinzas do meu corpo espalhadas pelo vento; a gota do meu sangue em transfusão doída; a luz dos meus olhos que se apaga no último instante; os dentes sãos; as unhas escalavradas em desespero; a força do meu ventre em convulsão; dor, e não drogas para enganar; flores e perfumes; sofrimento, não; meu coração despedaçado, esfacelado, estilhaçado, soterrado, assombrado e desterrado; plantas selvagens e áspers; horizonte e madrugada; mortalha, rio, desabrigo e desamparo; o peito rasgado e o riso amargo; os sete portais da eternidade; as sete capas do segredo; os sete véus de discrepância; os sete dedos decepados; a criança morta que desfila na avenida; luz, mais desespero que promessa; o espaço sidéral sem cinto de segurança; os grandes olhos dos meninos famintos escancarando bocas desdentadas; a sombra das baionetas na catedral sitiada; felicidade e sonho; os destroços do mangue onde ficou o meu cadáver; útero e mama; coisas podres; assombrações; desafetos; restos de garrafas e latarias; retalhos de vida; bonecas desmembradas; sexos esmigalhados; seios; as ladeiras do caminho; o pássaro emplumado e as letras de ouro; o galo que canta a hora; os rastros de passagem da esperança; o condenado sem perdão; esse resto de corpo humano deformado; os protestos nunca mais ouvidos; velhos papéis mofados; antigas notícias policiais e administrativas publicadas nos jornais; ratos; os filhos da pobreza industrializada; legiões de crianças assustadas; olhos tristes e esbugalhados; a castidade e o tesouro; o anel de formatura; mulheres vistosas e carros de luxo; a música norte-americana; as canções dolentes de Latinoamérica; andrajos e roupas de primeira classe; palavras vãs; todos os amanhãs, o trapezista fulgurante do circo; a grande tenda armada; a mulher apaixonada; o colega de escola que ficou para trás; as altas horas da madrugada; os sonhos irrealizados; a luta armada; a homenagem à vida; a mãe solteira e os filhos sem pai; a solidão feroz e inconsequente; a falta de explicação; a menina-moça presa em flagrante; o menino violentado; o criminoso sem lei e a casa vazia; a terra devastada e o lixo que se acumula a falta de paciência e a cadeia; o animal enjaulado e o pássaro que voa e canta; a sala de espera no tribunal da desesperança; o tiro na madrugada e o transeunte desocupado; a mulher desejada

femme désirée et le rêve écrasé; la sainte mère sacrifiée; les souhaits frustrés et le désordre généralisé; les cris qui résonnent dans la nuit et le regard indigné; le fil rare et subtil et les blessures de la vie; le leader syndical acclamé par les masses et le noir mis en esclavage et, plus tard, libéré; l'indien décimé et, puis, ressuscité; le peuple brésilien escroqué et toujours trompé; les jolis yeux de Fidel Castro; l'astronaute isolé et la planète Terre solitaire; la passion débridée; l'hymne de la déroute prématurée qui perdure encore et l'extrême obscurité.
Combien coûte une confession?

Maria José Limeira

e o sonho esmagado; a santa mãe sacrificada; os anseios frustrados e a desordem generalizada; os gritos que ressoam dentro da noite e o olhar sisudo e indignado; o fio tênue e sutil e as feridas da vida; o líder sindical aclamado pelas massas e o negro escravizado e depois livre; o índio ressuscitado e o povo brasileiro espoliado e sempre enganado; os lindos olhos de Fidel Castro; o astronauta isolado e o planeta Terra solitário; a paixão desenfreada; o hino de derrota prematura, que ainda perdura e a extrema escuridão.

- Quanto vale uma confissão?

Maria José Limeira

web www.lapageblanche.com

mail contact@lapageblanche.com

direction de publication Pierre Lamarque

direction de rédaction Constantin Pricop

réalisation Mickaël Lapouge

ont collaboré à ce numéro Ademar Ribeiro, Waldo Motta, Liria Porto, Maria José Limeira, Jean-Claude Bouchard.

dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

la page blanche association loi 1901

la reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est interdite sauf autorisation